

François Gravel
L'illusionniste d'Ostende

Robert Beauregard

Number 58, December 1994, January–February 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19651ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Beauregard, R. (1994). François Gravel : l'illusionniste d'Ostende. *Nuit blanche*, (58), 30–32.

François Gravel

L'illusionniste d'Ostende

François Gravel, écrivain, publiait au printemps dernier son sixième roman, Ostende. Dans une autre vie, il est professeur d'économie au Cégep de Saint-Jean. Après avoir frayé avec les groupes gauchistes, dans les années 70, il se met, dans les années 80, à écrire des romans. Dans ses livres, il ne prétend défendre aucune idéologie. Il n'a pas viré capot pour autant, mais il a perdu ses certitudes et pas mal de prétentions. Lui sont restées l'aspiration à un monde meilleur et... l'envie de conter des histoires.

Nuit blanche : Est-ce qu'Ostende est un livre important pour vous ?

François Gravel : Tous les livres le sont mais celui-là est le premier livre que j'ai voulu faire quand j'ai commencé à avoir la prétention d'écrire, c'est-à-dire autour de l'âge de trente ans. J'avais écrit à ce moment-là un premier jet, peut-être une vingtaine de pages de quelque chose qui ressemblait à cela, mais qui n'était pas

François Gravel

photo: A.-M. Guérineau

bon. Je me suis rendu compte qu'il me fallait d'abord perfectionner ma technique de menteur. Je n'étais pas suffisamment bon menteur pour mentir ma vie ; alors j'ai écrit cinq romans de fiction pure, tout en ayant toujours celui-là en tête. Je n'aurais pas pu le faire il y a dix ans parce que je me serais senti trop lié par la vérité.

N.B. : Donc celui-là est, disons, plus important que les autres.

F.G. : Non. C'est sûr qu'on a des liens de sympathie ou non avec certains romans qu'on a faits. Ces liens-là tiennent dans certains cas au bonheur qu'on a eu à les écrire, ou à la peine qu'on y a mise, mais je ne

pense pas que ce soit un livre plus important qu'un autre. Je pense que c'est ce que je peux faire maintenant en 1993, je pense qu'il fallait que je fasse ce livre-là aussi pour moi et c'est vrai que je me suis fait plaisir en l'écrivant, d'où la grande surprise que j'ai maintenant à voir qu'il marche bien.

N.B. : *Vous avez dit que c'était un livre sur la mort, pourquoi ?*

F.G. : Tu as le père qui est courtier, qui voit toujours la mort du point de vue de la statistique, la mère infirmière qui côtoie la mort chaque jour. Tu as le fils qui est fasciné par la mort et tu as je ne sais combien de scènes qui se passent dans des salons funéraires. Il y a la mort du grand-père, de la grand-mère, la mort du père et, finalement, la mort des hommes célèbres qui ont marqué notre siècle. On ne parle que de mort. Mais parce que c'est fait avec un sourire, ça se voit moins. De la même façon, dans les chansons de Brassens, on ne parle que de mort, mais comme c'est fait avec le sourire, l'auditeur n'y prête pas attention.

N.B. : *Et puis il y a les histoires morbides. Que signifient ces histoires morbides ?*

F.G. : On a un personnage qui est un *commenceur* de romans. C'est un gars qui commence ses romans avec ce qu'il voit autour de lui et qui, d'une certaine façon, prend la relève de son père qui, lui, est un vrai conteur. Comme le fils est fasciné par la mort, il raconte toujours des histoires morbides, des histoires de cimetière, des histoires qui ont un petit côté fantastique. Parce que j'aime bien le fantastique. Pas trop ; j'aime ça à petites doses et je me suis permis des évasions du côté du fantastique avec ces petits récits.

N.B. : *Mais en dehors de la mort, Ostende est également une histoire des années 60 et 70.*

F.G. : Oui, c'est une chronique. Pour résumer de façon plus simple, on peut dire que c'est une espèce de chronique de la génération ou, plus précisément, de la frange de cette génération qui a voulu changer le monde et qui est allée jusqu'au bout de cette intention. Jusqu'au bout pour moi, cela veut dire jusqu'aux groupes de gauche qu'on a connus dans les années 70. Je ne pense pas qu'on pou-

vait aller plus loin que ça dans notre intention de révolution. On peut suivre les trois jeunes hommes là-dedans et c'est une façon de voir le récit qui n'est pas fausse. On peut aussi voir la relation du fils avec son père et sa mère, sa relation avec les livres, sa relation avec l'écriture qui est importante, sa relation avec la mort. Quel en est le résultat ? Je me suis toujours dit que c'était un récit à mi-chemin entre le roman et la chronique. Il y a quand même une trame, mais c'est un livre un peu plus éparpillé que ce que j'ai habitude de faire, où la ligne de récit est plus nette.

N.B. : *Si l'on se fie aux théories à la mode sur les générations, vos personnages se situent entre les baby-boomers et la génération X ; ils ne sont ni de l'une ni de l'autre. Ils sont à la queue du baby-boom et pas encore de la génération X.*

F.G. : Je me méfie comme de la peste des discours sur les générations. À mon avis, ce qui se dit à ce sujet tient pour une bonne part de l'astrologie. Comme si parce qu'on était né en 1950, on pensait tous de la même manière ; cette façon de voir le monde me répugne. Je trouve que c'est un point de vue commode pour les publicitaires. En 1968, tout le monde n'était pas dans la rue, et je ne pense pas non plus qu'en 1920, dans ce qu'on a appelé les années folles, ma grand-mère, qui a eu douze enfants, ait dansé bien souvent le charleston en faisant brasser son collier. Ce sont des images grossières. Je ne pense pas qu'on ait le droit de parler de générations qui pensent de telle ou telle manière. Il y a des individus ; parmi ces individus, il y a des courants, des modes, évidemment, mais celles-ci n'ont peut-être pas l'importance qu'on leur accorde. Je pense que les intellectuels, par formation ou par déformation, leur accordent beaucoup plus d'importance qu'elles n'en ont en réalité parce qu'ils vivent avec les mots, avec les idées. Ça me choque un peu. J'avais peur qu'*Ostende* soit reçu comme ça, alors qu'on commence à en avoir ras le bol des *baby-boomers*, moi le premier.

N.B. : *Que représentent les six personnages qui apparaissent sur la page frontispice d'Ostende ?*

F.G. : Tout bêtement le fait qu'ils sont morts à un intervalle de quatre

ou cinq ans, ce qui me donnait la chance de survoler l'époque. Ça part du cliché selon lequel tout le monde se souvient de l'endroit où il était en 1963 quand Kennedy est mort. Je suis parti avec cette idée : « Où étaient mes personnages quand John Lennon est mort, quand Jimi Hendrix, quand Che Guevara sont morts ? » Curieusement d'ailleurs, j'ai cherché quelqu'un qui serait mort après 1980, après John Lennon et qui aurait autant de valeur mythique. Je n'en ai pas trouvé.

N.B. : *Il y a eu Kurt Cobain récemment, le chanteur du groupe Nirvana.*

F.G. : Oui, mais est-ce que l'impact est aussi grand que celui qu'à provoqué la mort de John Lennon ou de Jimi Hendrix ?

N.B. : *Pas pour votre génération.*

F.G. : Pas pour moi.

N.B. : *Mais pour tous les jeunes qui ont écouté sa musique, son discours, c'est la fin d'une époque, c'est la fin du monde même.*

F.G. : C'est vrai, ça joue le même rôle. Par contre, si on considère les six personnages du roman, il y a en eux un mélange de politique et de rock, alors que maintenant les deux sont dissociés. Il y avait chez ces gens une volonté de changer le monde d'une façon ou d'une autre et nous y avons cru.

N.B. : *Il est beaucoup question de consommation dans Ostende. Quel rapport cela a-t-il avec les idées et les projets des personnages ?*

F.G. : Oui, j'ai fait des gros plans sur la consommation, qui était pour nous un acte de trahison. Chaque fois que nous achetions quelque chose, un produit, ne serait-ce qu'un verre pour boire du vin, nous étions traîtres, nous étions des capitalistes impérialistes. La récupération était un des grands thèmes. Je pense que les gens qui ont vécu cette époque s'y reconnaissent. La surprise que j'ai depuis que le livre est sorti, c'est de constater combien il est lu par les jeunes qui ont entre quinze et vingt-cinq ans. Je pense qu'ils lisent ce roman avec un intérêt beaucoup plus grand parce que plusieurs mythifient l'époque. Cela étant dit, je ne suis pas de ceux qui condamnent les jeunes du fait qu'ils n'ont plus d'idéaux révolution-

naires, loin de là. Je pense qu'il y a de quoi avoir honte parfois quand on regarde, avec le moindre recul, ce que nous avons pu faire. Je ne pense pas qu'il y ait de la nostalgie dans le roman. Je ne dis pas que c'était la belle époque. Loin de là ! Qu'en 1973, on ait cru que l'Albanie était un modèle à suivre, il n'y a pas de quoi être fier. Que moi j'aie soutenu, dans les cours d'économie, que Staline avait gardé le cap malgré quelques erreurs de parcours, que j'aie défendu les Khmers rouges... Quand tu as dit des choses de ce genre, tu te méfies de ce que tu peux dire par la suite. Je vois certains de mes camarades qui retombent dans le même genre de discours, avec une assurance totale ; ils savent quoi dire, quoi faire ; moi je ne sais plus quoi penser, je ne sais plus quoi dire et je me méfie beaucoup de ce que je peux dire.

« Il levait les yeux de ses formulaires d'assurance, allumait sa pipe et m'expliquait que l'espérance de vie des hommes était de soixante-douze ans et celle des femmes de soixante-dix-sept. Quand certains de ses clients dépassaient ce seuil fatidique, cadeau du ciel ou inexplicable sursis, les formulaires étaient vite remplis, la famille touchait de quoi payer les funérailles, cela ne valait même pas la peine d'en parler : ce qui était normal ne méritait aucun commentaire. Ne l'intéressaient que les autres, ceux qui n'étaient pas supposés mourir. »

Ostende, p. 12.

« — Te rends-tu compte que si un père de famille de trente ans meurt dans un accident, il a droit au double de la prime ? Et même au triple s'il a eu la chance de mourir dans un avion affecté à une ligne commerciale normale ? C'est cela, les probabilités. »

« J'enregistrais tout ce qu'il disait et retournais m'amuser avec mon train électrique, organisant de magnifiques catastrophes ferroviaires et tentant de calculer, à l'aide de la grosse calculatrice de mon père, les sommes versées aux centaines de fidèles qui assistaient tranquillement à la messe quand le train avait percuté l'église de plastique. »

Ostende, p. 13.

N.B. : Avez-vous déserté tout projet politique ?

F.G. : Non, absolument pas. Je n'ai pas de cause, je ne suis pas dans un parti, mais au plus profond de moi je reste convaincu que nous méritons mieux que le capitalisme. C'est bête,

je suis peut-être prêt à voir que c'est le moins pire des systèmes qu'on connaisse actuellement, mais il me semble encore qu'on mériterait mieux. Quel serait ce système ? Je n'en ai aucune idée, je sais encore moins ce qu'il faut faire pour y arriver, mais je ne trouve pas que nous vivons dans un beau système. Je pense que le sentiment de révolte est quelque chose de fondamentalement juste, sauf qu'on reste pris avec parce que nous n'avons pas de solution de rechange. Bref je n'accepte pas la pauvreté, je n'accepte pas le chômage, je n'accepte pas... Sauf que j'ignore quoi faire ? Je n'en ai aucune idée et ça n'est surtout pas dans un roman que je vais dire aux gens quoi penser. Je ne le sais pas du tout moi-même. La seule chose que je peux faire, c'est d'essayer de témoigner du comment, comment un certain groupe de jeunes a pu penser comme il pensait, sans condamner personne.

N.B. : *Les personnages se posent beaucoup de questions sur le sens de la vie, jusqu'aux deux tiers d'Ostende ; après ils cessent de s'en poser, il y a comme une chute, une déchéance.*

F.G. : Les gens ont vu ça comme du pessimisme. D'autres ont dit que c'était un roman de la désillusion. Mais je ne suis pas d'accord. C'est bien qu'on ait cessé de croire que Staline était quelqu'un de bien. Je me dis souvent quelque chose de très bête : « S'il avait fallu qu'on gagne, s'il avait fallu qu'on transforme le Canada en république socialiste avec le modèle chinois ou albanais ! » C'est une chance qu'on n'ait pas gagné, une vraie chance. C'est une chance qu'on se soit débarrassés de ces illusions.

N.B. : *Dans vos romans, vous cherchez à décrire ou à expliquer le monde mais le professeur d'économie, lui, est également impliqué dans un champ, la science économique, qui a la prétention d'expliquer le monde.*

F.G. : Oui, toutes les sciences humaines ont cette prétention.

N.B. : *Oui, mais comment se sent-on quand on participe à deux entreprises d'explication du monde sans détenir aucune explication ? Ça doit être difficile d'être économiste aujourd'hui, non ?*

F.G. : On pourrait en dire autant de toutes les sciences humaines, ça n'est ni mieux, ni pire. Mais ce qui me frappe à ce sujet, c'est que par goût je me sois lancé sur deux pistes qui ont comme but de comprendre le monde. Comment ça se fait ? Ça témoigne de mes insatisfactions et je pense qu'au fond, un romancier, c'est quelqu'un qui est insatisfait du monde. Nécessairement. S'il était satisfait, il n'écrit pas. J'ai toujours cru qu'il y avait des vertus de consolation dans l'écriture ou dans le fait de se faire conter des histoires, quelles qu'elles soient. Ce serait vrai aussi pour la chanson, pour toutes les formes d'art. C'est parce que le monde est incohérent qu'on essaie de lui donner du sens, c'est parce que le monde est décousu qu'on essaie de faire quelque chose qui est mieux que la vraie vie. J'y trouve plus de plaisir maintenant, c'est-à-dire que je me sens plus proche de cette intuition quand j'écris des romans, malgré que c'est insatisfaisant aussi, puisque l'on ne fait jamais les romans dont on rêve, ça va de soi, mais je me sens plus proche de ça que des sciences humaines. Ni dans l'une ni dans l'autre entreprise, je n'ai trouvé la signification de l'existence et puis, si je la trouve un jour, je le jure, je vais vous écrire une lettre pour vous l'expliquer ou encore je vais m'installer sur une montagne. Il faudra que les gens marchent pour venir me voir, alors je serai le vieux sage sur la montagne qui donnera la signification de l'existence en échange de 50 cents. ■

*Entrevue réalisée par
Robert Beauregard*

François Gravel a publié : *La note de passage*, Boréal, 1985 ; « Bibliothèque québécoise », 1993 ; *Benito*, Boréal, 1987 ; *L'effet Summerhill*, Boréal, 1988 ; *Corneilles*, « Boréal Junior », Boréal, 1989 ; *Bonheur fou*, Boréal, 1990 ; *Zamboni*, Prix Christie 1991, « Boréal Junior », Boréal, 1990 ; *Deux heures et demie avant Jasmine*, Prix du Gouverneur général 1991, « Boréal Inter », Boréal, 1991 ; *Les Blackstones vous reviendront dans quelques instants*, Québec/Amérique, 1991 ; *Granulite*, Québec/Amérique, 1992 ; *Klonk* « Bilbo Jeunesse », Québec/Amérique, 1993 ; *Ostende*, Québec/Amérique, 1994.

Pour son roman *Klonk*, François Gravel a remporté le Prix Alvine-Bélisle 1994, décerné par l'Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation, qui couronne la meilleure œuvre francophone de littérature jeunesse publiée au Canada.